...et si nous retournions en Oranie!

AH! POUVOIR ETRE OISEAU...

... Oui, pour survoler une dernière fois, avant le grand voyage qui n'a pas de retour, ce paradis sur terre qu'était notre chère Oranie! Je revois Misserghin, son immense et attrayant verger parfumé, sa grotte, modeste et émouvante, où maintes fois j'ai vu des musulmans des deux sexes, en des gestes gauches, vraiment empruntés, avec dans les mains des fleurs des champs cueillies alentour ou tout au long des merveilleux ravins, s'agenouiller comme des chrétiens, ou encore une prière à la Mère de tous les hommes. Je n'ose vous dire qu'il n'est plus rien de ces lieux, ainsi que l'a déploré dans son ouvrage « Mersel-Kébir », un officier de cette base, dont le nom est sorti de ma mémoire.

Misserghin, ses jardins fleurant bon et ses fruits d'or tombés sans doute du firmament... Ses sources limpides, la cohue chantante et tintinabulante, après l'heure de dévotion et l'allumage du cierge ou d'une chandelle, du lundi de Pâques, de la Saint-Vincent, de la Pentecôte, du 15 Août surtout, fête de l'Assomption. Ya estem aqui, viva la mona de Messerghi! Ah! ce beau village, l'audace et le courage tranquille des défricheurs! Et l'œuvre admirable artisanale fondée par les Pères Blancs, et l'Orphelinat, dans un cadre de rêve et si affectueusement dirigé, et le havre familial des Vieilles sans famille ou impotentes, tenu avec tant d'amour par les Trinitaires! Poursuivons notre rêve, gens de là-bas, de ce beau centre béni des dieux. Que de nobles figures y défilent, et parmi elles celle d'un ancien prototype du pionnier ardent à la tâche, qui symbolise ceux de sa génération et leurs descendants, Nicolas BECKER, le patriarche, celle aussi d'un vieil ami parti la mort dans l'âme et l'ayant rendue peu après en ex-métropole, au pays de ses ancêtres, et les AUZIMOUR, et tant d'autres... Qu'ont pu devenir les DAHO, chez qui j'ai toujours trouvé la plus large hospitalité?...

NON! JE N'AI RIEN OUBLIE (air connu)

Mais marquons ici un temps d'arrêt, au vieux village. Si les vieilles pierres pouvaient parler, elles nous conteraient une fort belle histoire, qui vous sera quand même dite par une enfant de ce « village aux fruits d'or descendus sans doute du firmament », comme je l'ai déjà écrit précédemment dans ce bulletin de l'amitié et du souvenir, et aussi bien avant, dans «La Vie Municipale» d'Oran, à l'occasion de maints pèlerinages et, notamment, lors de la remise des insignes d'officier de la Légion d'Honneur à son maire, mon regretté ami Louis REY, au cours d'une manifestation dont je perçois toujours les magnifiques images faites d'émotion, d'amitié, de chaleur humaine non déguisée.

Cette enfant de Misserghin, Annie BIGNAND, fille d'un instituteur, âgée aujourd'hui à peine d'un quart de siècle, repliée en Haute-Garonne, m'a adressé un résumé des 200 pages dactylographiées d'un Mémoire de maîtrise passé avec M. Xavier YACONO, ex-professeur à la Fac' des Lettres d'Alger qui, à l'heure présente, enseigne à la Fac' de Toulouse, l'histoire de la colonisation de l'Algérie; cette maîtrise avait pour sujet « Misserghin, village de colonisation ».

Mariée à Raymond BLANC, un enfant de Slissen, un village des Hauts Plateaux oraniens de l'ancien arrondissement de Sidi-bel-Abbès, que j'ai connu du temps où son maire était François MIRA, grand par la taille, à l'image de ces plateaux, sec, vif, comme le froid climat de l'endroit, fort honoré de toutes les populations, ma correspondante m'écrit:

- « Comment me suis-je intéressée à Misserghin? Bien que « née, par hasard, à Inkermann, j'ai passé onze merveilleuses années de mon enfance à Misserghin. J'ai donc gardé un impé-
- « rissable souvenir de mon village blotti au milieu des orangers
- « et de ses habitants très chaleureux. Malgré un séjour de deux
- « ans à Rivoli, je n'ai pu oublier Misserghin et ses « mounas ». J'aime encore plus ce village car j'y ai rencontré mon futur mari,
- « originaire de Slissen. C'est pourquoi j'ai vraiment réalisé le rêve « de ma vie en écrivant l'histoire de mon village, au terme de

- « recherches souvent émouvantes. Au contact des documents,
- « j'ai pu mesurer le chemin parcouru depuis la venue des colons
- « jusqu'à l'Indépendance. »

Que voilà bien le cri du cœur de quelqu'un qui a aussi son berceau dans la peau!

J'ai dit souvent les raisons pour lesquelles je priais nos lecteurs de s'inspirer de la lecture de tout ce qui, dans notre « Echo », rappelle notre chère province, pour informer leurs descendants de la merveilleuse histoire de leurs ancêtres Pieds-Noirs, une histoire écrite le plus souvent en lettres de sang et dont nul d'entre nous n'a à rougir, bien au contraire. Je l'avoue aujourd'hui, je suis comblé et heureux d'apprendre qu'après notre départ à nous les anciens, il existera encore des hommes et des femmes qui continueront d'enseigner aux générations suivantes l'histoire vraie de la conquête, de la lutte et des efforts extraordinaires accomplis, pour faire d'une terre ingrate le jardin que l'on sait, pour en faire surgir cette entité économique et sociale abandonnée à des barbares, et aussi cette autre histoire vraie de l'abus de confiance dont nous avons été les victimes. Cependant, avant de lire le condensé de Madame BLANC, prenez connaissance de quelques autres termes de sa longue et attachante missive, car ils sont un corollaire de son étude, sans surprise aucune pour nous:

En 1843, Benoît THÉRON constatait: « J'ai été péniblement étonné, lorsque, arrivé à Misserghin, j'ai vu une plaine immense, « arrosée de sources abondantes, abandonnée à la culture indi-« gente des Arabes et envahie en grande partie par des buissons « de palmiers nains et de broussailles. »

Et ma correspondante d'ajouter:

- « J'ai touché du doigt la profonde misère et les difficultés « des premiers colons dont j'ai parfois connu les descendants.
- « D'ailleurs, si des Misserghinois désirent me demander des ren-
- « seignements, je me ferai un plaisir de leur répondre. Si d'autres « peuvent m'en donner, surtout à propos des débuts de la colo-
- « nisation (genre de vie, souvenirs familiaux...) j'en serais recon-
- « naissante. J'espère que mes anciens compatriotes aimeraient « mieux connaître, voire découvrir, l'histoire originale de notre
- « village. Comment nos enfants pourront-ils aimer notre Algérie
- « au travers de nos récits si nous ne pouvons pas leur raconter
- « l'histoire de leurs villages et de leurs ancêtres? Pour aimer « un pays, il faut le connaître. »

A toutes fins utiles, bonnes gens de Misserghin, voici l'adresse de l'intéressée : Madame Raymond BLANC, 14, rue des Roses, Villeneuve-Tolosane - 31270 CUGNAUX. Mais en attendant, écoutez-la.

MISSERGHIN, VILLAGE D'ORANIE

« Située sur une voie de communications, connue dès l'Antiquité, Misserghin, à 13 kilomètres d'Oran, était une ancienne étape sur la route Oran-Tlemcen.

Le village français s'étendait sur un glacis alluvial au pied des collines du Murdjadjo, à proximité de la Sebkha.

L'origine du nom de Misserghin vient d'une déformation du mot berbère M'Esghrin ou M'Serr'in, qui se traduit par « coins brûlants ».

L'occupation de la région est très ancienne. De nombreuses grottes habitées aux temps préhistoriques ont été découvertes. Plus tard, la longue et patiente conquête de l'Afrique du Nord par les Romains aboutit à une occupation purement militaire de l'Ouest oranais.

Misserghin se trouve sur une ancienne voie romaine longeant la Sebkha. Près du village se trouve un fort romain. Des bassins et des canalisations destinés à l'irrigation furent retrouvés.

Les invasions arabes des VII° et XI° siècles se traduisirent par l'islamisation des indigènes de la région qui conservèrent un

fort type ethnique berbère.

C'est au XVI° siècle que nous trouvons mention d'un village nommé Misserghin sous la plume de soldats espagnols. Installés à Oran, les Espagnols faisaient des incursions contre les Maures du royaume de Tlemcen. Souvent, ils faisaient halte ou se battaient à Misserghin.

C'est aussi au XVI° siècle que les Turcs, avec les Frères Barberousse, dirigèrent l'Algérie au nom du sultan de Constantinople. La base de la domination turque était les tribus Makhzen, fidèles au bey, jouant le rôle de gendarmes mercenaires et levant l'impôt. ils étaient payés en terres. Autour de la Sebkha, les deux tribus makhzen des Douaïrs et des Smélas occupaient la région. Les Smélas possédaient les terres de Misserghin dont l'orgueil était la maison de plaisance fort verdoyante du bey d'Oran.

En 1830, la défaite des Turcs fut suivie d'une très lente occupation militaire puis civile des régions côtières de la Régence

d'Alger.

En 1831, les Français occupèrent Oran. En mai 1833, l'armée campa à Misserghin dans les anciens jardins et la maison du bey.

En 1835, les Douairs et les Smélas, ayant à leur tête l'agha Mustapha ben Ismael, se rallièrent à la France contre Abd el-Kader (Traité du Figuier).

En 1837, les 47° et 1° Régiments de ligne édifièrent un fortin étoilé à la Vauban autour de la maison du bey. De cet ouvrage et de l'ancien camp occupé par le 2° Régiment de spahis, il reste des vestiges de murailles et quelques bâtiments (propriété des religieux).

En décembre 1837, Bugeaud fonda, à Misserghin, la première colonie militaire d'Algérie. Incitant les spahis à cultiver la terre et à construire des maisons, elle devait les fixer au village. Mais en 1842, on constata l'échec total de cette forme de colonisation. Délaissant la terre pour les combats ou les plaisirs vulgaires, les spahis affermèrent leurs jardins à des Espagnols.

Le 2° Régiment de spahis, commandé par le célèbre aventurier Yusuf, marqua profondément les débuts du village.

Les militaires attirèrent une nuée de gens sans foi ni loi, vivant à leurs crochets. Ainsi vit-on très rapidement s'élever autour du camp nombre de baraques abritant cantines, auberges et débits de boissons. La maraude, le commerce illicite, la débauche devinrent maîtres de ce qui sera plus tard le vieux village. La relative sécurité de la région incita à la création d'un centre de colonisation civile (le premier d'Oranie à ma connaissance). Les projets furent très longs à aboutir en raison des spéculations éhontées de Théodore et André Laujoulet, propriétaires de vastes terrains sur lesquels la construction du village était projetée. Prévu initialement autour du camp, il fut déplacé sur la rive droite de l'oued Misserghin.

Le 25 novembre 1844, l'arrêté de création fut signé par le général Lamoricière.

Inévitablement, les travaux traînèrent en longueur. Les premiers colons, installés dès 1846, n'eurent l'eau que deux ans plus tard. Le sol couvert de palmiers nains demandait des défrichements longs et pénibles. La misère était déplorable. Le climat, le manque d'hygiène et une mauvaise nourriture favorisèrent les épidémies, dont la plus meurtrière fut celle du choléra de 1849.

Une population instable d'immigrants afflua les premières années. Les Français étaient les plus nombreux, suivis par un important groupe d'Allemands, d'Alsaciens, de Luxembourgeois, qui fut, en grande partie, décimé par la chaleur et l'alcool. Ce sont les Espagnols d'origine andalouse qui s'adaptèrent le mieux.

C'est en 1849 que la Congrégation de Notre-Dame de l'Annonciation vint s'installer près du camp, sous la conduite de l'énergique Père Abram. Les religieux fondèrent un orphelinat agricole. En 1851, le départ fort contesté des spahis permit au Père Abram d'occuper les bâtiments du camp et la pépinière d'Etat créée en 1843 à l'emplacement des jardins du bey. Misserghin gagna tranquillité et moralité avec le départ des spahis. Dès lors, le village trouva sa vocation pleinement agricole.

Mais grande était la pauvreté de sa population, quand on connaît l'opinion d'un inspecteur de la colonisation en 1851 : « Misserghin est, sans contredit, le plus misérable de nos villages, ses habitants n'ayant pas toujours de quoi manger ».

Le Second Empire est marqué par une intense mise en valeur du territoire et par l'essai des cultures industrielles en vogue (garance, coton et surtout le tabac), qui furent des échecs.

C'est de 1850 à 1857 que se constitua, près du village, le domaine Bonfort, exemple de colonisation capitaliste chère à Napoléon III. Charles Bonfort, riche négociant, hardi en affaires, aidé par de puissantes relations, se lança avec Jules du Pré de Saint-Maur dans l'élevage des ovins. Il obtint de nombreuses et vastes concessions, n'achetant que quelques brides de terrains. Il installa une bergerie modèle fort prospère à Temsalmet. En 1857, il possédait plus de 2.000 hectares consacrés en grande partie à l'élevage mais aussi à l'arboriculture et aux céréales. Charles Bonfort eut l'insigne honneur d'héberger Napoléon III lors de son passage à Misserghin en 1865.

L'orphelinat du Père Abram prospérait. Il abrita même 200 musulmans après la famine de 1868. Un asile de vieillards fut créé.

En 1852, pour lutter contre la prostitution et la détresse morale des filles malheureuses, on créa l'établissement du Bon Pasteur, dont l'œuvre de rééducation subsista jusqu'en 1962.

En 1854, les Sœurs Trinitaires s'installèrent à côté des religieux pour s'occuper d'un orphelinat de filles ainsi que d'un asile de femmes âgées et incurables.

Après 1870, Misserghin crut trouver sa véritable vocation avec la vigne en raison d'excellentes conditions naturelles et économiques. Après une période de prospérité, le phylloxéra atteignit le village en 1905. La reconstitution du vignoble fut lente et incomplète. C'est alors que les colons dévoloppèrent les cultures maraîchères et fruitières. Dans cette orientation nouvelle, un religieux joua un rôle essentiel. La réputation du village vient de Vital Rodier, devenu Frère Clément, chez qui l'horticulture et l'arboriculture étaient des passions. Non content de contribuer au développement de la pépinière et d'une splendide roseraie, Frère Clément réussit à obtenir un nouvel arbre, hybride du mandarinier et du bigaradier, dont le fruit est la délicieuse clémentine qui porte son nom.

Vers la fin du XIX° siècle, le village s'embellit avec la construction d'une mairie, des écoles, d'une gendarmerie et de la gare sur la voie ferrée menant à Aïn-Témouchent. Surtout, l'aisance venant, la vie devint plus facile. La fête clôturant les vendanges

était fort joyeuse et réputée.

Sa renommée, Misserghin la doit aussi à son Ravin de la Vierge, lieu de promenade favorite des Oranais depuis fort longtemps. Qui ne se souvient, également, des lundis de Pâques et de Pentecôte où l'on venait parfois de très loin pour fêter la « mouna »... Cette tradition, d'origine espagnole, plus exactement valencienne, s'installa solidement vers 1880-1885. Les Oranais et les villageois affluaient au Ravin de la Vierge, à proximité de la grotte artificielle, réplique de celle de Lourdes. Un gigantesque pique-nique s'organisait autour du traditionnel « arroz », suivi de la dégustation de délicieuses mounas.

Cependant la III^e République et son anticléricalisme furent sour-

ces de difficultés pour les établissements religieux.

L'orphelinat du Père Abram recula progressivement au profit d'une institution libre. En 1892, la mort du Père Abram entraîna un profond désarroi dans la communauté. Assaillis par les dettes, les Frères durent vendre une grande partie de leurs biens. En 1901, la Congrégation du Saint-Esprit reprit l'orphelinat.

Les religieuses ne furent pas inquiétées mais la période de prospérité est à jamais révolue pour les établissements religieux.

Après la première guerre mondiale, Misserghin retrouva son équilibre économique. Cependant, les colons européens commencèrent un lent exode vers la ville, accentuant le déséquilibre entre les deux communautés. Le vieux village, délaissé par les colons, fut peu à peu occupé par les musulmans. Jusqu'à l'Indépendance, les travaux publics furent considérables: poste, électrification, alimentation en eau potable après la terrible épidémie de fièvre typhoïde de 1927, qui décima près de 20 % de la population, embellissement du village avec rénovation de la place et des bâtiments publics, construction d'une école au douar communal, d'une mosquée.

Les colons portèrent leurs efforts sur le développement et la commercialisation des produits (fruits et légumes).

La 2° guerre ne fut qu'un rapide épisode malgré quelques incidents lors du débarquement américain du 8 novembre 1942.

Les Pères du Saint-Esprit, ayant à leur tête un Supérieur dynamique, le Père Crueize, sortirent leur établissement, devenu maison de retraite pour religieux, de sa torpeur. En 1950, un centre artisanal et agricole fut ouvert à l'usage des orphelins. En 1954, le centre s'orienta vers l'enseignement technique et admit des élèves de toute origine.

Les dernières années, Misserghin ne fut que peu affectée par la rébellion. Le village hébergea pendant quelques années l'étatmajour de la 29° Division d'infanterie, connut les territoriaux et le Comité de Salut Public. Les douars subirent quelques attaques des fellaghas. Mais lors de l'Indépendance, il y eut un déchaînement de violence. Notre joli village, aux rues paisibles, à la vie rythmée par le clocher de l'église, cessa d'être français quand, renonçant à la « mission civilisatrice » chère à Jules Ferry, la France préféra se laisser emporter par "le vent de l'histoire"... »

Déjà, le Cardinal de Richelieu disait : « Les Français « ont plus de cœur pour faire des conquêtes que de tête « pour les conserver. »

François RIOLAND.

P.S. — Nous irons le mois prochain à Laferrière.